

L'amitié entre Simone de Beauvoir et Zaza d'après les *Cahiers de jeunesse* de Simone de Beauvoir

Les *Cahiers de jeunesse*¹ que Simone de Beauvoir écrit entre août 1926 et octobre 1930 constituent une impressionnante et fascinante entreprise de construction d'elle-même, d'une vie à édifier de façon lucide et concertée, comme une oeuvre. C'est de la rentrée 1925 que Simone de Beauvoir date ce qu'elle n'hésite pas à appeler « [s]a naissance », découvrant alors au fond d'elle-même « l'éclosion d'une vie autre, d'un accomplissement succédant à ce qui fut apprentissage » (509). Bien avant la reconstruction autobiographique rétrospective des *Mémoires d'une jeune fille rangée* qui donneront à Zaza un rôle de premier plan et une fonction structurale, ces *Cahiers de jeunesse* font une place très importante à la figure d'Elisabeth Lacoïn. Si les mentions qui la concernent ne sauraient évidemment obéir à un projet littéraire aussi délibéré que celui des *Mémoires d'une jeune fille rangée* et si la matière ne peut en être autant dominée et reconfigurée quand l'écriture est quasi contemporaine des événements et donc tributaire de leur contingence, pour autant en leur page ultime ces *Cahiers de jeunesse* préfigurent déjà le geste littéraire qui clôturera les *Mémoires*, en appelant Zaza à exprimer, par delà la mort, une vérité et une aspiration essentielles de leur auteur.

En parallèle de la gestation de son être authentique qui définit son passage à la vie adulte, Simone de Beauvoir décrit dans ses *Cahiers de jeunesse* une mutation importante de son amitié pour Zaza, née dans l'enfance. Elle exprime à plusieurs reprises une sorte de renversement de cette relation. Dans l'enfance, elle dit l'avoir vécue comme marquée par l'inhibition et la tension de l'inquiétude narcissique, face à une Zaza qui lui paraît en position dominante, qui exerce sur elle un ascendant et l'intimide. « *Enfant je n'ai jamais osé m'imposer à Zaza ; je me suis torturée pour ressembler à ce que je croyais qu'elle désirait que je fusse* » (205) ; le désir d'être aimée de Zaza n'allait pas sans le tourment d'aller à contre-sens de cette aspiration majeure et d'en subir les blessures : « *enfant, comme je souffrais déjà d'un mot, d'un regard de Zaza ; je ne me croyais pas aimée ; sans cesse je craignais de l'importuner* » (118). Les lettres mêmes de Zaza n'effaçaient pas l'anxiété et le désarroi de son amie qui « [s]e torturai[t] de doute » (206).

L'année 1925 est celle d'un moment en creux de l'amitié des deux jeunes filles, que Simone de Beauvoir expose conjointement à « l'affranchissement [...] consommé en elle » avec « la piété ardente de [s]on enfance » : « *ma grande passion pour Zaza au cours de l'année de philo s'est dénouée – les dernières attaches à la religion sont coupées* » (510). Les vacances de 1926 marquent un reflux des attachements de Simone de Beauvoir, dont Zaza fait les frais : « *le passé, Zaza entre autres, est mort* » (511).

Mais la rentrée de 1926 est celle de retrouvailles avec Zaza, célébrées le 7 octobre avec d'autant plus d'enthousiasme et de vigueur que Simone de Beauvoir reconnaît que la distance perçue entre elles deux et alors abolie ne tenait de sa part qu'à une erreur de jugement et à un déficit de confiance :

« *Journée magnifique. J'ai retrouvé Zaza ! toute l'année dernière et ces vacances, je l'ai crue loin, très loin de moi ; et voilà qu'elle était infiniment voisine et que nous allons être de vraies amies. Oh ! le beau sens de ce mot ! jamais nous n'avions parlé ainsi et je n'espérais pas que cela pût arriver – mais pourquoi aussi ne jamais croire au bonheur. Elle aussi souffre de son milieu ; elle connaît les mêmes pudeurs et les mêmes inquiétudes ; rapprocher nos deux solitudes ! [...] Quelque chose est né vraiment entre nous.* » (109)

Ces formules marquent bien un tournant décisif dans la relation des deux jeunes filles, telle que Simone de Beauvoir l'envisage. À la naissance à elle-même de Simone de Beauvoir répond, un an plus tard, la naissance d'une amitié profondément renouvelée avec Zaza. Conformément à cette

¹ Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse 1926-1930*, texte établi, édité et présenté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, 2008. Les numéros entre parenthèses renvoient aux pages citées de cette édition.

mise en parallèle de leurs deux destinées, c'est la ressemblance des deux jeunes filles qui, selon Simone de Beauvoir, fonde la qualité de leurs échanges.

D'emblée, les lignes citées identifient un facteur majeur de cette proximité : l'isolement par rapport à un milieu familial et social perçu comme opposant, voire oppressant, et cause de souffrance. Ce thème – dont on sait l'importance et la productivité dans l'oeuvre à venir de Beauvoir – s'amorce déjà dans les *Cahiers de jeunesse*. Ainsi en octobre 1928, les propos de Stépha Avdicovitch sur Mme Lacoïn et Zaza suscitent ces lignes virulentes aux accents déjà féministes de Simone de Beauvoir qui affiche sa solidarité à l'égard non seulement de Zaza mais encore de l'ensemble des jeunes filles de leur condition, en un mouvement de profonde sympathie :

« [Stépha] me parle des Lacoïn – pauvre Zaza ! "les choses que j'aime ne s'aiment pas entre elles"² – une colère monte en moi contre cette tyrannie d'apparence aimable ; Mme Lacoïn "hait les intellectuels", défend à Zaza de "lire ces livres stupides", etc. Elle se soumet, chrétiennement ; mais elle est pâle, triste, blessée. Il faudrait qu'elle se marie, avec quelqu'un qui te³ ressemble, et qu'elle soit heureuse. Je pense à elle, j'ai du chagrin. Que Mme Lacoïn me déteste, ça m'est bien égal ; qu'elle ennue Zaza, ça ne m'est plus égal du tout. Triste sort des jeunes filles ; leur solitude, et leur richesse inemployée. » (471)

Un ressentiment partagé contre leurs familles cimente ainsi la relation de Simone de Beauvoir à Zaza, que ponctuent encore quelques notations convergentes. Ainsi ces lignes de décembre 1926 qui expriment une franche rébellion contre un ordre familial – et d'abord maternel – oppressant et qui invitent Zaza à rompre avec lui :

« Mme Lacoïn a parlé à maman de Zaza... : "Je ne connais pas Stépha, je connais mademoiselle Avdicovitch, qui a été gouvernante des enfants..." – pan ! – "Vous élevez Simone comme vous voulez..." – pan – "heureusement Zaza m'aime beaucoup..." – eh bien ! c'est honteux, chère madame, de tabler là-dessus et moi je vous déteste et je suis avec Zaza contre vous, quoique Zaza ait le tort de vous aimer trop; vous êtes bien mieux que ça, Zaza ! » (563)

Le mois précédent, relevons l'évocation d'une « réunion de jeunes filles du monde où Zaza me faisait mal à voir » (515). L'année suivante, le 10 avril 1929, les quelques lignes consacrées au mariage de Marie-Thérèse Lacoïn, la soeur aînée de Zaza, débouchent sur cette plainte inspirée par la situation de Zaza, prochaine fille Lacoïn à marier : « tristesse à cause de Zaza, tristesse de ne pas mieux sentir la médiocrité de ce mariage, tristesse d'être exilée de mon beau paradis d'orgueil » (609)⁴. En juin 1929, Simone avance ce pronostic combatif en considérant l'« éveil spirituel » de Zaza : « son milieu l'opprime : mais je ne pense pas qu'elle transige, sensible comme moi au prix incomparable d'une certaine qualité d'âme » (691).

Ce fond commun laisse toutefois place à quelques notations plus nuancées, qui marquent à ce sujet – et à regret pour Simone – la spécificité de Zaza, c'est-à-dire un attachement à sa famille, aux valeurs et à la culture qu'elle porte, qui subsiste en dépit des vives tensions qu'elle lui fait éprouver :

« Nous [Simone et Stépha] parlons de Zaza qui "oscille entre sa famille et nous", et c'est bien ce que j'écrivais à Jacques, il y a une certaine faiblesse en elle qui la retient. » (476)

« Zaza est un peu ahurie des sottises que nous [Simone et Stépha] débitons tout en la mettant au courant de Paris, de nos occupations. On parle de Berlin où elle va aller, de livres, d'Aire-sur-l'Adour, de G. de Neuville, etc. Je sens en Zaza un peu de réserve ; je veux dire, elle n'est pas

2 Cette formule, citée une première fois par Simone de Beauvoir en mai 1927, est attribuée par elle à Ramuz (voir p. 338).

3 Il s'agit de Jacques Champigneulle, cousin de Simone de Beauvoir, dont celle-ci est amoureuse. Voir ci-après.

4 Voir encore à ce sujet en juin 1929 les réflexions de la page 711, à nouveau empreintes d'agressivité à l'encontre de Mme Lacoïn.

tout à fait au même plan : elle n'a pas aimé Le Bar de l'amour de Soupault, elle est un peu de sa famille et se retranche quand Stépha dit que "les gens sont d'autant plus internationaux qu'ils sont plus intelligents". » (492)

Ainsi encore, Simone de Beauvoir ne peut admettre que Zaza – et Merleau-Ponty associé à la même bienveillance condamnable – continuent à considérer comme des « *êtres humains* » ces hommes et ces femmes pour qui, à l'instar de Mme Lacoïn, « *la vie ne soit que [...] soumission à des formes conventionnelles, sans jamais le choix où l'être entier vit* » (711). Ces réserves n'empêchent pourtant pas Simone de Beauvoir de saluer dans la même page une évolution à ses yeux très positive de la volonté de Zaza « *autrefois faible, sans révolte, sans éclat* », et « *devenue ferme et sûre* » (711), une volonté qui conduit la jeune fille à afficher, contre l'ordre maternel, sa détermination à choisir elle-même la personne dont elle partagera la vie. Cette affirmation de liberté, en laquelle Simone de Beauvoir reconnaît avec satisfaction sa propre posture, pousse alors celle-ci à formuler pour Zaza un vœu de bonheur, un bonheur dont tout le prix tient à cette fière conquête de soi.

Cependant, dans les retrouvailles avec Zaza, une figure tierce occupe pour Simone de Beauvoir une place à la fois décisive et stratégique : son cousin Jacques, objet d'un désir et d'une quête passionnés dont les flux et les reflux, les élans et les déceptions, les certitudes et les angoisses, les bonheurs et les blessures ne cessent de hanter les pages des *Cahiers de jeunesse* et de fournir à leur écriture une matière de premier plan, constamment reprise et questionnée, jusqu'à ce que la supplante la relation avec Sartre. Retrouver Zaza, c'est, pour Simone de Beauvoir et grâce à cette passion pour Jacques et au couple fantasmé qu'elle constitue avec lui, se sentir de plusieurs façons confortée vis-à-vis de son amie ; c'est conquérir enfin sur celle-ci, après les doutes et les complexes de l'enfance, une forme narcissiquement précieuse de prestige, d'autorité et d'ascendant :

« Et la joie de sentir que c'est moi qui l'ai initiée [Zaza] à beaucoup de choses auxquelles lui [Jacques] il m'avait initiée. Cela m'a été infiniment doux quand elle m'a dit que je lui avais fait connaître la littérature moderne et m'a demandé qui me l'avait révélée. Je sens que Le Grand Meaulnes ou Aimée correspondent à quelque chose de si profond en elle ; et qu'à travers moi ce soit à lui qu'elle le doive, cette combinaison m'apparaît d'une admirable harmonie. Quand je l'ai eu quittée, j'ai vécu une des plus belles heures de ma vie, mon amour et mon amitié grandis tous deux de se rejoindre⁵ ; Zaza m'était plus chère de porter un reflet des idées de lui et je comprenais mieux mon bonheur de l'avoir par la demi-envie que Zaza avait marquée, et par ce que j'avais pu faire pour elle grâce à lui. Inexprimable. Une de mes plus belles émotions sentimentales depuis la lecture d'Aimée. » (109-110)

Ainsi, quelques jours à peine après le compte rendu de ce moment où l'amitié se refonde, Simone de Beauvoir peut-elle compter Zaza en bonne place dans la liste des êtres qui lui ont « *donné quelque chose jusqu'[alors]* » et de « *ceux pour qui [elle] peu[t] quelque chose* » (114).

On aura relevé le rôle majeur que tient la littérature dans la posture d'initiatrice affichée par Simone de Beauvoir. Parmi les innombrables auteurs et ouvrages dont elle mentionne la lecture au long des *Cahiers de jeunesse*, assurément le tandem Alain-Fournier et Rivière et *Le Grand Meaulnes* et *Aimée*⁶ sont-ils, et de loin, les plus fréquemment et constamment cités⁷, expression d'un désir romantique et partagé d'une autre vie, d'une aspiration à un idéal hors du monde ordinaire. C'est en effet sous cette égide complice et bienveillante, accueillante pour la projection de leur quête et de leurs rêves, que s'épanouit la connivence des deux amies :

5 Mouvement comparable p. 208.

6 Voir la recension de ce roman par Charles du Bos en 1923 ; disponible en ligne : <http://litterature20.paris-sorbonne.fr/approximations-2e-serie-page-28--122.html>

7 *Aimée* de Jacques Rivière est mentionné p. 74, 84, 90, 91, 142, 277, 283, 473, 583, 687 ; *Le Grand Meaulnes* p. 74, 84, 109, 138, 207, 283, 288, 298, 384, 425, 498, 514, 546, 589, 658, 664, 665, 761, 783, 848. La relation de Simone de Beauvoir avec Sartre lui fait prendre une distance avec cette référence privilégiée (voir p. 761), mais elle la convoque à nouveau dans le texte ultime des *Cahiers de jeunesse*, en l'associant une dernière fois à Zaza (p. 848).

« Hier, Zaza était très proche tandis que, dans le salon, nous parlions à mi-voix de Fournier-Rivière et évoquions nos souvenirs d'enfance ; plus encore sous le parapluie tandis que je lui parlais de Jacques, et qu'elle était si loin des conventions, qu'elle comprenait si bien... mon amie... » (207)

La proximité retrouvée avec Zaza conduit Simone de Beauvoir à placer son amie dans la position de confidente, à désirer qu'elle tienne cette place et ce rôle – *« Zaza va venir peut-être ; j'ai envie de lui faire des confidences... »* (142) – qui sont pour Simone de Beauvoir une expression caractéristique et très consciente de son amitié. L'objet privilégié de la confiance est bien l'amour passionné et tourmenté que Simone nourrit pour son cousin Jacques. Si elle se félicite à l'automne 1926 de ce que Zaza soit *« plus intimement retrouvée »* (154), si elle se réjouit qu'entre elles elle éprouve à nouveau une *« vraie intimité et affection »*, c'est cependant pour noter que cette intimité demeure *« trop petite tout de même pour cette grande confiance »* qui livrerait un *« secret »* à Zaza alors que celle-ci ne paraît pas encore en mesure de le recueillir, *« tellement plus grande »* est l'*« autre amitié »* (161), celle qui lie Simone à son cousin Jacques. Les notations des mois suivants permettent de repérer à la fois les perspectives, les avancées, les paliers et les retenues de cette confiance, sans toutefois que le lecteur des *Cahiers de jeunesse* puisse en circonscrire la nature précise ni en suivre tous les détours. *« À Zaza coûte que coûte, je ferai ma grande confiance, je la lui dois »* (178), lit-on en date du 7 novembre 1926. Le 13 novembre marque un moment de résistance dans ce projet, dans une concurrence Jacques-Zaza défavorable à cette dernière :

« Il faudrait ne pas penser à moi, seulement, quand j'ai de la peine, c'est toujours à toi [Jacques] que je m'adresse, parce que tu es le seul qui soit si vraiment mon ami. Zaza est mon amie, mais je ne lui ai pas tout livré de moi. » (188)

Un mois plus tard, revient l'obligation morale de se confier sans réserve à Zaza : *« joie de la voir [Zaza], mais cela me gêne que je ne lui ai pas encore dit et qu'il faut que je lui confie »* (227). Pourtant, dans l'intervalle, Simone paraît bien célébrer avec émotion la ferveur et le bonheur d'une communication plénière avec son amie devenue confidente, et désormais associée à sa passion pour Jacques :

« Je me réfugie chez Zaza après déjeuner. Comment dire ? comment dire sa tendresse devant mes larmes, sa délicatesse quand elle me parlait de Jacques, comprenant avec tant de simplicité et d'émotion ; et la joie de parler tout à fait à cœur ouvert, et de nous isoler du monde, et de dire notre mutuelle affection. Zaza... [...] Ainsi Zaza, c'était possible de vous faire toutes confidences [sic]. Émerveillement. Et grand désespoir de n'être pas auprès de vous, et de ne pas vous dire et vous entendre dire tout l'amour clos que renferment nos coeurs... Vivre ensemble, vivre ensemble ! comme elle pourra être jolie la vie si Zaza trouve, si moi je réalise, et si nous nous entourons de mutuelles affections ! Je voudrais que Jacques et Zaza se connaissent : elle l'aime tant déjà. » (208)

Il faut encore avancer jusqu'à la fin janvier 1927 pour lire cette affirmation qui se veut nette et décisive :

« Dimanche, j'avoue tout à Zaza si chérie au cours d'une longue promenade où je m'étais promis de parler. L'amitié de Zaza ! mardi matin, dans une longue promenade au Luxembourg, nos coeurs si proches. Et rien, ni doutes, ni craintes, une sécurité de toutes minutes [sic] ! Je m'excuse des livres prêtés et blâmés. Mais je sais qu'elle comprend comme moi, et que rien de ce que les autres pourront dire n'aura d'importance. » (271)

Quant à Zaza, plusieurs mois passeront encore avant qu'elle ne s'engage dans un mouvement réciproque à l'égard de Simone de Beauvoir en lui confiant, fin juillet 1927, son amour contrarié pour son cousin André – révélation qui suscite chez Simone une réaction d'affirmation d'elle-même

et de sa liberté, en contraste avec une Zaza qu'elle considère comme prisonnière de son passé, entravée en lui, et à qui elle ne destine alors que sa commisération :

« [...] ma faible, ma pauvre Zaza ! ma pauvre Zaza ! ah ! dans la lettre que je lui ai écrite en pleurant, puisse-t-elle trouver quelque réconfort. Mais ce n'est pas la lutte qui m'effraie : c'est ce qu'elle conquerra par cette lutte ! elle va fonder son avenir sur un passé ; elle suit une destinée. Et moi je me sens si libre, si créatrice de mon présent... pauvre Zaza ! je ne soupçonnais rien de cela. [...] Zaza et ce triste amour qu'elle sait indigne d'elle sans pouvoir s'en arracher. » (383)

Dans une nouvelle comparaison Zaza-Jacques, l'amie prend aux yeux de Simone l'ascendant sur l'ami : elle est des deux « *la plus aimée* », confidente toujours disponible pour remplir cette fonction majeure à laquelle Simone veut décidément la consacrer : « *vous, mon amie, à toute heure je pourrai tout vous dire et vous serez toujours prête à m'entendre ; vous, mon amie, vous êtes dévouement et tendresse* » (288). Figure « *aimante et simple* » (288), considérant pour sa part, en un mouvement de réciprocité, que Simone est « *pour elle [...] "l'amie" à qui l'on peut tout dire* » (310), Zaza devient alors une projection positive et quasi idéale de Simone, parée de vertus compensatrices – « *Comme elle est meilleure que moi ! comme elle est meilleure que moi !* » (300) :

« Ce qu'elle [Zaza] est pour moi : la confidente, l'autre moi-même, l'amie calme, sage et tellement meilleure ! il n'y a pas d'autre mot, je la "respecte", souvent je lui ai crié de passionnés mercis et j'ai pleuré ma tendresse. Lorsque je suis méchante, comme ce soir, il me semble que comme en Poupette – moins pourtant – j'aime surtout en elle un reflet de moi, un moi plus indulgent et aimant [...]. » (310)

D'autres notations célébreront ultérieurement la plénitude et la transparence atteintes par les échanges des deux confidentes désormais portées l'une vers l'autre par une confiance réciproque, entière et sans altération, qui les conduit à une forme de communion :

« Adorable intimité avec Zaza et sentiment qu'elle est pour moi, avec Poupette, ce que nul autre ne sera, parce que nous avons vécu ensemble et que se taire à deux, cela forme un lien plus fort que tout. Je ne m'exagère pas sa valeur ; mais elle est parfaite en tout ce qu'elle est. Je l'aime. Sentiment qu'il y a "nous deux" et les autres. Beauté de l'amitié quand il n'y a plus un mot qu'on n'ose dire. » (405)

Cette plénitude des confidences consacre l'importance du verbe – y compris quand il se retient dans le silence. La maturation de Simone de Beauvoir lui fait aussi peu à peu accepter et désirer que le langage des corps et des gestes, suppléant l'insuffisance du langage verbal, se charge d'exprimer et de porter à son accomplissement la plénitude relationnelle d'« *un amour qu'on a établi au-delà de l'humain* » (475) :

« Il y eut un temps où j'écrivais qu'un mot, un geste de tendresse m'eût offensée au plus profond de moi – maintenant non. Ainsi est-ce pendant ces vacances seulement [celles de l'été 1928] que j'ai pu le soir désirer que Zaza se penchant sur mon lit m'embrasse et que cette banale douceur nous fasse plus sensible une affection qui enfin n'avait plus rien à réserver. Parce qu'il y a des mots qu'on ne peut pas dire, parce que mettre sa tête sur une épaule, gravement, est un geste d'humilité et de foi plus expressif qu'aucune phrase. » (474-475)

Mais une dissymétrie subsiste dans la situation des deux jeunes filles, telle que Simone la perçoit : alors que celle-ci cultive sa passion pour Jacques et qu'elle en fait l'aveu complet à son amie, elle ignore encore, en mars 1927, que cette dernière a pu, elle aussi, connaître pendant un temps la joie de vivre – fantasmatiquement – l'expérience du couple et de l'amour. Le vœu de bonheur que Simone formule à l'intention de Zaza garde alors l'empreinte d'un privilège narcissiquement

avantageux qui, sur ce plan du moins, maintient son énonciatrice dans une attitude quelque peu condescendante à l'égard de son amie :

« Je canote avec Zaza à qui m'unit une grande tendresse, souffrant en elle hélas ! de toutes les tristesses qu'aurait connues sans lui ma vie de jeune fille seule et fatiguée. Oh ! que je la voudrais heureuse, ou du moins blessée d'une chère blessure ; et je sens douloureusement combien je suis pour elle, et combien je peux pourtant peu... Heures rares, heures uniques... » (285)

« Blessée d'une chère blessure », Zaza le sera, comme l'on sait, par l'amour qu'elle portera à Maurice Merleau-Ponty, exauçant ainsi le vœu pour elle de Simone de Beauvoir. Or cette dernière aura elle-même nourri auparavant pour Merleau-Ponty une amitié très intense et pour elle d'un très grand prix. Elle fait de lui une sorte de pendant masculin de Zaza en lui conférant comme à Zaza le rôle de confident de sa passion pour Jacques⁸. Ainsi, du point de vue de Simone de Beauvoir et suscitée par elle, une complicité objective unit Zaza et Merleau-Ponty. L'un et l'autre ont les qualités requises pour tenir ce rôle de confident, l'un et l'autre bénéficient de l'affection admirative et confiante que leur voue Simone de Beauvoir. « Je voudrais que Jacques et Zaza se connaissent : elle l'aime tant déjà » (208), écrivait-elle fin novembre 1926 ; et en décembre 1928 : « que vous êtes parfait, Maurice, et que je voudrais que Jacques vous aime et que vous aimiez Jacques, surtout » (562). Le parallèle des formules renforce celui des situations assignées par Simone de Beauvoir à Zaza puis à Merleau-Ponty. Comme l'est Zaza pour elle, Maurice Merleau-Ponty figure pour Simone « un des plus purs côtés d[elle]-même, [...] un élément de [s]a vie sans lequel [elle] ne serai[t] pas non plus [elle] » (562). Ainsi investis l'un puis l'autre de cette part idéale de leur amie, ainsi médiateurs l'un puis l'autre de l'amour que Simone de Beauvoir continue à porter à son cousin Jacques, ils le demeurent l'un et l'autre quand leurs sentiments l'un pour l'autre les rapproche et que leur amie commune les réunit dans l'écriture, le 7 juin 1929 :

« Admirable soirée. Comme j'aime M.-Ponty ! il est ce soir gai, animé, et Zaza lui donne la réplique ; [...] j'aime les sentir ensemble et si gentiment contre moi. [...] Zaza semble émue par lui – je voudrais lui dire pour moi combien je le suis, avec quel émerveillement je le retrouve. Je voudrais surtout Jacques, oh ! tellement ! te raconter tout ça... » (687)

Une semaine plus tard, une soirée de canotage au Bois où sont notamment présents avec elle Zaza et Merleau-Ponty procure à Simone de Beauvoir une émotion et un bonheur à trois dont l'intensité tient au cumul de sentiments positifs de et pour chacun d'eux, sentiments dont elle est à la fois la bénéficiaire et la donatrice⁹. Quand elle évoquera cet épisode dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle mettra au compte de l'amour encore inavoué entre Zaza et Merleau-Ponty les marques multipliées d'affection dont chacun des deux la gratifie alors par substitution¹⁰. Cette interprétation rétrospective n'est pas encore explicitement formulée dans la recension des *Cahiers de jeunesse*, contemporaine des événements. Cependant, on en lit les prolégomènes, en date du 17 juin d'abord – « je sais bien que c'est Zaza qui lui conviendrait [à Merleau-Ponty] » (699) – puis du 21 juin, qui préparent au retrait celle qui occupait une position centrale dans cette relation triangulaire et qui comprend sans doute l'aveu candide que lui fait alors Zaza – « je suis heureuse parce que pour la première fois je ne me suis pas sentie en tiers entre vous » (699) – comme un encouragement implicite à ce nécessaire détachement :

« Que je les [Zaza et Merleau-Ponty] associe volontiers en mon coeur. Et comme je m'étonne de le faire si joyeusement ! vraiment le jour où il aimera Zaza plus que moi, elle Maurice plus que moi, il n'y aura en moi aucune jalousie, ni cette vague amertume d'être laissée à l'écart. Parce que ce sera juste et qu'ils sauront aimer l'un de l'autre ce en dépit de quoi je les aime ; et puis

8 Voir notamment les pages 551, 560, 562.

9 Voir p. 696.

10 Voir *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, Folio, p. 458.

parce que moi aussi ils m'aiment "malgré", et que je suis fière de forcer leur sagesse, et puis parce que leur affection est clairvoyante et pourtant sans réserve ; et que je ne préfère aucun des deux – cela surtout ! comme volontiers je les penserais ensemble ! deux être en présence, les penser en fonction l'un de l'autre et non en fonction du soi parfois irrité [...]. » (703-704)

Dès lors que se constitue le couple Zaza-Merleau-Ponty, Simone de Beauvoir adopte à son égard une distance plus ou moins marquée, expression d'un relatif désinvestissement¹¹. Si Zaza reste bien, au début de juillet 1929, l'amie « *très chère* » (714), c'est dans la mesure – au moins partielle – où elle demeure la confidente privilégiée de l'amour que Simone de Beauvoir continue à porter à son cousin Jacques et où elle figure aux yeux de Simone un « *reflet* » (715) de celui-ci. De septembre à novembre 1929, c'est la personne de Sartre que Simone, subjuguée, cherche à faire connaître à Zaza. Mobilisée et flattée par ce nouvel amour de sa vie, intellectuellement et socialement confortée, dans le cercle des amis qui comptent, par son brillant succès à l'agrégation de philosophie, Simone de Beauvoir ne s'attarde plus guère à développer dans l'écriture les rencontres avec Zaza ou encore la réception des lettres que Zaza continue à lui adresser. Il lui suffit de mentionner que telle de ces lettres, fin septembre 1929, est « *tendre et intelligente* » (788). Quand elle trouve Zaza « *triste* » (797), c'est simplement pour consigner cet état dont elle affecte d'ignorer – ou de taire – les raisons. Et les trois dernières mentions de rencontre avec Zaza¹² ont pour fonction principale de justifier narcissiquement Simone de Beauvoir dans la relation amoureuse qu'elle commence à nouer avec Jean-Paul Sartre : Zaza « *comprend bien les idées [de Sartre], qu'elle semble admirer* » (811), elle paraît même « *emballée par lui* » (820).

L'énonciation sèche, purement factuelle et en cela déroutante de la mort de Zaza – « *29 novembre 1929 – Mort de Zaza* » (824) – peut s'interpréter comme l'expression d'un choc violent, d'un indicible, d'un scandale qui stérilise au moins pour un temps l'expression langagière de l'amitié la plus profonde. Constatons qu'en date du 13 décembre 1929, la brève évocation du service religieux funèbre de Zaza s'accompagne de l'expression d'une douleur « *atroce* » (828), qui relègue toutes les autres au second plan. La veille, en effet, Simone de Beauvoir développe complaisamment une première et vive souffrance que Sartre lui inflige ; elle se sent rejetée par lui et s'accuse d'avoir « *péché – péché de [s]'être laissé engourdir par [l]e bonheur, de n'avoir pensé qu'à lui demander toujours plus, toujours plus* » (826). Au cours des mois qui suivent, alternent les moments de bonheur et de désarroi. Responsables de ces derniers, les ambitions et les exigences de Sartre multiplient pour Simone les motifs de souffrance : sacrifice d'elle-même à consentir au profit de l'œuvre à laquelle Sartre veut se consacrer et donner la priorité, reproche d'une dépendance excessive à son égard, d'un amour pour lui également excessif, souhait de la voir partir au loin¹³... Le bilan d'un an de relations tourmentées avec Sartre se teinte alors de nuances bien amères, que seule pourrait atténuer la présence de Zaza¹⁴. La page ultime du septième et dernier cahier de jeunesse de Simone de Beauvoir réitère la confession d'avoir « *péché* » (848), au sens d'avoir succombé à la tentation d'un bonheur émoullent, qui la ferait « *démissionn[er] d'elle-même* »¹⁵. La rhétorique insistante et solennelle de cet aveu rouvre alors de façon spectaculaire, près d'un an après la mort de Zaza, le tombeau de son ensevelissement. Une esquisse de ce geste se lisait auparavant, en date du 29 janvier 1930, et célébrait en mémorial de l'amie son image immaculée :

*« Que je pense à vous, Zaza chérie.
Votre robe de tussor blanc. » (837)*

Le lecteur est introduit ici comme par effraction au plus intime de l'imaginaire et de la sensibilité de

11 Voir les pages 720, 732, 767, 792.

12 Voir pages 807, 811-812, 820.

13 Voir p. 838.

14 Voir p. 842.

15 Sylvie Le Bon de Beauvoir, *Introduction aux Cahiers de jeunesse* de Simone de Beauvoir, édition citée, p. 39.

Simone de Beauvoir, partageant avec elle malgré lui et malgré elle¹⁶ la piété de son recueillement. Il comprend alors que le silence gardé après ces mots jusqu'en juin 1930 signifie que rien d'autre de la vie, hors cette ferveur pour Zaza et cette présence d'elle fantômatique, ne vaut l'hommage de l'écriture.

Zaza revient le 31 octobre 1930 dans l'écriture de Simone, appelée par elle d'une manière pressante, impressionnante et déchirante, rendue au statut de destinataire de cette imploration, interlocutrice muette seule à même de porter et de sceller, par delà la finitude de la mort, la transcendance des exigences partagées au long des années de l'amitié, en commune fidélité à un passé suspendu qui ne saurait passer, qui impose au présent et à l'avenir sa charge de vérité, son pouvoir de révélation, et qui conjure la froideur des vivants en polarisant sur la morte la chaleur de la vie et du désir :

« Zaza. Je ne peux pas supporter que vous soyez morte, mon amie, oh ! mon amie, mon amie. Vous étiez si pure et si bonne et si aimante.

Et Jacques est marié, et Zaza est morte, et je trouve presque ridicules les vieilles lettres que je relis ; et Meaulnes est perdu, et je ne suis plus pure, et il faudrait que vous soyez là, mon amie. Vous pourriez tant pour moi. Oh ! rendez-moi mon passé. Est-ce que tout est fini, Zaza, est-ce qu'il ne reste que ces lettres ? Zaza, mon amie, ma chérie qui êtes partie et dont j'ai tant besoin. Cette tombe avec des fleurs, ces photos et cet horrible souvenir. Et moi je vis. J'aurai demain soir une robe mauve et je serai avec Sartre. L'avons-nous détestée, cette vie, cette vie de grandes personnes qui ont abdiqué. Mais je suis seule sans vous et je ne sais même pas ce que je veux. Je voudrais partir ; je voudrais quitter Sartre et partir avec vous me promener, seule avec vous, pour parler, et vous aimer, et nous promener, loin d'ici, loin. Caresses, travail, plaisirs, est-ce là tout ? ô mon amie. C'était tellement autre chose, vous vous souvenez ? Je n'ai pas la force de me souvenir seule. C'est fini.

Vous vous souvenez ? je vous ai dit qu'on imaginait qu'à se donner à leur amitié si belle mais si sèche, on devait être glacé. Je n'ai plus qu'eux, Zaza. Je les aime, j'ai froid, Zaza. Qu'il ferait bon près de vous.

Oh ! le bonheur. [...] Il n'y aura jamais rien de plus. Le bonheur, l'amour. Plus d'amour, d'autres bonheurs. Et c'est tout, et c'est tout. Et je mourrai comme vous êtes morte. Ô jeune fille folle de votre âme, mais vous ne l'avez jamais oubliée.

Aimez-moi bien fort mon amour. » (848-849)

Ainsi Simone de Beauvoir se met-elle en demeure de recueillir l'héritage spirituel que son amie lui lègue par delà la mort : la part de l'« âme, [...] jamais oubliée ». Par delà la rupture de la mort, elle confirme tragiquement la conviction qu'elle exprimait en septembre 1927, au temps de la plénitude retrouvée de l'amitié avec Zaza, de former avec elle – et avec elle seule – le couple auquel elle ne cessait d'aspirer : « sentiment qu'il y a "nous deux" et les autres » (405).

Philippe Devaux
Université de Poitiers
Juillet-août 2013

16 Voir p. 43 l'avertissement liminaire du deuxième cahier, qui, avec une « ridicule solennité » selon les mots mêmes de son auteur, veut en interdire la lecture...